

# Chronique de l'école fribourgeois

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CHRONIQUE DE L'ÉCOLE FRIBOURGEOIS

---

## † Charles Mottet, instituteur

Le samedi 27 janvier, au matin, les paroissiens de Neyruz apprenaient avec peine et surprise le décès de M. Charles Mottet, leur instituteur. Une dizaine de jours auparavant, Charles Mottet s'était rendu dans un établissement hospitalier de Fribourg pour y soigner une maladie assez bénigne et y subir une intervention chirurgicale. Par suite de complication, le matin du 27 janvier, il rendait son âme à Dieu.

Charles Mottet, vous le revoyez encore. Au physique : taille moyenne, corpulence pas trop forte, plutôt fine, les traits réguliers ne manquant pas d'une certaine distinction, le regard direct, l'allure dégagée et rapide. Au vu de son portrait physique, il est aisé de se représenter sa physionomie morale : franc et loyal, allant tout droit au but.

Charles Mottet, originaire de Corpataux, était né à Chavannes-sous-Orsonnens, le 27 août 1907. Son père, M. Félicien Mottet, y exerçait les fonctions de maître d'école. Appartenant à une famille d'instituteurs, il décida d'embrasser lui-même la carrière pédagogique. A cet effet, en l'année 1923, il entra à l'École normale de Hauterive. Il y eut pour professeur, entre autres, Mgr Dévaud et l'inoubliable chanoine Bovet. En 1927, il obtenait son brevet et était nommé instituteur à Grangettes. En 1931, il épousait M<sup>lle</sup> Germaine Descloux, s'alliant ainsi à une famille où l'enseignement est de tradition, puisque quatre de ses membres œuvrent encore ainsi, et avec combien de distinction, dans le canton. Le ménage eut sept enfants, dont deux sont déjà auprès de Dieu, et les cinq autres, élevés dans des principes de foi, d'honnêteté et de travail qui font honneur aux parents.

M. Mottet possédait les deux qualités qui font l'instituteur : l'ascendant et la clarté. L'ascendant d'abord, qui facilite l'obtention de la discipline, sans laquelle il n'y a pas d'enseignement possible. La clarté ensuite, qui plaît tellement aux intelligences et qui fait le pédagogue. Il fallait l'entendre enseigner la grammaire, comme il savait exposer, distinguer, préciser ! Il fallait le suivre dans l'enseignement de la géographie et de l'histoire. En ces matières, il avait ses procédés à lui, et comme il avait l'art d'illustrer, de commenter et d'expliquer ! Quant au tableau noir, il ne demeurait guère oisif et plans et schémas s'y succédaient sans cesse.

On sait le rôle que joue le chant d'église dans nos paroisses. De fait, quoi de plus noble que ce chant mis au service de la plus sublime des causes, celle de Dieu, souveraine Vérité et souverain Bien, comme aussi employé à célébrer ce Dieu tout à nous qu'est la petite Hostie ! Charles Mottet s'y adonna tout entier. Partout où il passa, il s'employa à développer et enrichir le répertoire des sociétés, comme aussi à susciter et fonder des chœurs mixtes.

Après avoir œuvré un certain nombre d'années à Grangettes, il fut nommé à Cressier-sur-Morat, puis à Montagny-les-Monts. En 1947, il arrivait en cette même qualité à Vuippens, puis, en octobre 1957, à Neyruz. S'il rencontra des difficultés inhérentes à toute activité humaine, il suscita aussi bien des sympathies.

Ce sont ces sympathies qui se retrouvèrent au jour de ses funérailles qui eurent lieu à Neyruz, le mardi 30 janvier. Aussi furent-elles des plus émouvantes. Plus de cinq cents personnes y prirent part. La chorale de l'arrondissement et le chœur mixte de l'endroit s'y produisirent. Le ténor Jauquier y alla aussi de ses productions toujours fort goûtées. Le curé de la paroisse, M. le chanoine Chuard, releva les mérites du défunt et redit les motifs d'espérer en la récompense du suprême Rémunérateur. Après quoi, en une cérémonie tout intime, le défunt fut inhumé au cimetière de Fribourg, où désormais il dort son dernier sommeil.

Veulent sa chère famille et ses nombreux amis recueillir encore ici l'expression de nos sincères et profondes condoléances !

HENRI CHUARD.

## ✠ **Fernande Knubel, institutrice**

Notre amitié remonte au temps de l'Ecole normale, grâce à une amie commune. Fernande Knubel faisait ses études à la Providence ; j'étais à l'Ecole secondaire du Gambach et nous nous apercevions de temps en temps, mais nos routes allaient désormais souvent se rencontrer.

En automne 1928, un excellent brevet en mains, Fernande Knubel prenait le chemin de l'école de Billens. Nous nous retrouvions chaque mois, à la réunion des institutrices à Romont, sous la direction de M. le chanoine Pasquier, curé. Nous aimions ces rencontres qui éclairaient notre isolement et projetaient une lumière chrétienne sur nos classes. Nous parlions de nos élèves, de nos problèmes pédagogiques, de nos relations avec les gens du village que nous servions. Il y avait dans notre cercle d'institutrices glânoises des femmes au grand cœur : M<sup>lle</sup> Borcard, de Rue, M<sup>lle</sup> Dématraz, de Chavannes, M<sup>lle</sup> Thorimbert, du Châtelard, qui étaient, pour nous les jeunes, des modèles par leur dévouement à la cause de l'école et par leur esprit chrétien. Cette ambiance était bien faite pour façonner et imprégner d'enthousiasme une institutrice débutante.

Fernande était réservée, posée et discrète, mais sa parole était écoutée et avait son poids dans la conversation ; elle savait être gaie, sans être expansive, et son esprit vif trouvait le mot savoureux qui déridait sans blesser. Son regard avait une expression douce, teintée d'un léger reflet de mélancolie. Au retour de ces réunions, j'allais volontiers l'accompagner jusqu'à l'Hospice de Billens en attendant l'heure de mon train et j'avais le loisir de voir sa bonne maman de qui elle avait hérité le sens de l'humour et la gentillesse. Fernande se retrouvait un peu comme à la Providence, dans un envol de cornettes blanches, auprès des malades qu'elle aimait, qu'elle soignait et veillait à l'occasion.

Vingt ans plus tard, nous devons nous retrouver à Villars-sur-Glâne. En 1948, Fernande Knubel était appelée à prendre la succession de l'inoubliable M<sup>lle</sup> Rosalie Pittet, à la tête du cours supérieur.

C'était une grande classe dans laquelle les filles du milieu ouvrier coudoyaient d'authentiques filles de paysans ; c'était un grand village dont les maisons s'éparpillaient des bords de la Glâne aux portes de Fribourg. Fernande Knubel aurait fort affaire à connaître toutes les familles de ses élèves ; appréhendant un peu ce milieu si différent de celui de Billens, elle l'aborda avec son intelligence et avec son cœur. Elle régnait sur sa classe non pas de la hauteur de son pupitre et de sa science, mais de la grandeur de sa richesse spirituelle. Elle aimait ses élèves avec

les qualités et les défauts de leur âge, avec leurs ressources et leurs faiblesses, avec les difficultés de leur vie familiale et personnelle ; elle leur aidait à se connaître, à se découvrir, à penser par elles-mêmes, à accepter cette discipline du caractère en vue de bien jouer le rôle qui leur était dévolu.

En septembre 1956, Fernande faisait ses adieux à ses élèves puisqu'elle allait réaliser enfin l'idéal de vie qu'elle s'était fixé depuis son adolescence, la vie contemplative à la Maigrauge. Sa bonne maman était rentrée à la Maison du Père et elle pouvait enfin franchir la clôture de ce cher couvent qui avait pris rang parmi les premiers dans la louange divine ininterrompue en pays de Fribourg. Ce fut d'abord une consternation parmi ses élèves. Je me souviendrai toute ma vie de cet après-midi où je venais saluer une dernière fois cette institutrice exemplaire ; ses grandes filles, découvraient d'une façon sensible les exigences d'une vocation devant l'irrésistible appel du Seigneur, le oui à donner malgré le déchirement des séparations ; elles avaient compris grâce à leur maîtresse ce que tant de gens ne comprennent pas : la fécondité d'une vie cloîtrée, dans la prière pour l'Église entière, la nécessité de leur sacrifice personnel pour soutenir celui de leur institutrice et de tous les jeunes qui veulent être généreux, le merveilleux rapprochement des âmes dans la charité malgré les murs et les grilles du cloître.

L'épreuve arriva, permise par Dieu qui voulait forger l'âme de notre amie, assouplir sa volonté à la volonté divine, épurer ses désirs et faire grandir sa foi. Fernande quitta la Maigrauge après huit mois de postulat et, simplement, elle retrouva d'autres élèves, avec, dans son cœur, la nostalgie de la vie cloîtrée. Les autorités communales de Fribourg la désignaient pour diriger la 7<sup>e</sup> année primaire. On ne pouvait mieux choisir.

La tâche était dure. Classe disparate par les éléments qui la formaient, venant de tous les quartiers de la ville et de tous les milieux, disparate par le but que se proposaient les élèves : ou bien se préparer à entrer à l'école secondaire ou bien attendre patiemment l'émancipation scolaire ; cette classe devint une communauté de travail, unie par le même esprit d'amitié, solidaire de ses richesses et de ses déficiences, désireuse de soutenir mutuellement les efforts, de faire fructifier et surtout de partager les talents reçus. Le cœur de Fernande Knubel avait un rayonnement qui se glissait dans le cœur des unes et des autres pour aider, encourager, comprendre. La confiance inaltérable qu'elle mettait dans les possibilités de ses enfants les plus difficiles faisait jaillir une flamme de la petite braise cachée sous la cendre. La maîtresse parlait à ses grandes avec une conviction éloquente de leur vocation personnelle et leur faisait comprendre les grandes idées chères à Mgr Dévaud : « Dieu assigne à la personne humaine une destinée, c'est-à-dire qu'il en attend un service précis, en des circonstances déterminées : ce service est unique et singulier à chacun. Nul ne le remplira que cette personne-là. » Ses conseils guidaient la vie pratique de tous les jours : à la maison, dans la rue, à la patinoire, à la piscine, au cinéma, partout où il fallait une affirmation de soi. Elle connaissait presque chacune de ses 35 élèves dans le détail de leur vie familiale, de leurs inquiétudes, de leurs tentations, car sa discrète bonté incitait à la confidence des peines et des joies ; son dévouement ne s'arrêtait pas aux murs de sa classe, mais elle les suivait à l'école ménagère, s'ingéniait à leur chercher des places d'apprentissage, entretenait une correspondance bienfaisante avec celles qui quittaient Fribourg.

Notre amie avait une notion élevée de la responsabilité d'une classe dans l'ensemble de la vie d'une école, comme elle avait le sens de la responsabilité personnelle par rapport à la communauté.

Il me souvient qu'au début d'une année scolaire, quelques-unes de ses élèves avaient eu du mal à se plier à la discipline requise dans l'entrée et la sortie des élèves et avaient mal accepté une remontrance du maître chargé de l'ordre dans le bâtiment. « Voyez, mes grandes, il faut que tous les élèves puissent prendre exemple sur vous, les aînées du bâtiment. Vous venez de donner un mauvais exemple et vous avez porté préjudice à la réputation de toute la classe. Nous allons réparer ensemble, car nous formons une équipe, comme une grande famille et je suis responsable autant que vous. Je vais aller avec vous présenter nos excuses au maître que vous avez peiné. » Inutile de dire que tout fut parfait dans la suite.

Fatiguée par un labeur incessant, minée par une maladie qui se révéla tout de suite très grave, Fernande Knubel voulut encore recevoir ses nouvelles élèves au début de septembre dernier avant d'entrer en clinique. Désormais, un noviciat, celui de la souffrance, lui était imposé, qui s'épanouirait après six mois sur une profession définitive d'élue de Dieu, dans la clarté de l'Amour infini, de la Joie et de la Paix sans mélange.

MARIE DESSONNAZ

## Bibliographie

*Cadet Roussel*. N° de Pâques 1962 (12 pages).

Les petits de 6 à 9 ans seront ravis de ce numéro haut en couleur. Dès la couverture, ils admireront les œufs magnifiques que le lapin a décorés et cachés pour eux. Ils trouveront dans ce numéro de délicieuses poésies et deux contes de circonstance. Les bricoleurs seront heureux de réaliser l'amusant signet imaginé par Sauzanne Aitken. Au sommaire également : des charades et des devinettes.

Prix de ce numéro : 30 cts. Abonnement annuel : 3 fr. (Deux numéros par mois).  
Adm. : Rue de Bourg 8, Lausanne. CCP II. 666.

*L'écolier romand*. N° de Pâques 1962 (36 pages).

Un numéro tout entier consacré à l'humour et richement coloré, illustré par les collaborateurs habituels : Suzanne Aitken, Claude-Nicole Hurni, Laurent Pizzotti, ainsi que par Géa Augsbourg... et Rodolphe Töpffer :

Au sommaire :

- Présentation de Géa Augsbourg par Simone Cuendet.
- Un sketch de Courteline.
- Le reportage d'une partie de football en Chine, de notre ami sportif Frédéric Schlatter.
- Un extrait de « Poil de Carotte » de Jules Renard.
- 2 pages de caricatures de Rodolphe Töpffer.
- « Comment l'oncle Podger installe un tableau » tiré de « Trois hommes dans un bateau » de Jérôme K. Jérôme.
- Le billet de l'Oiseleur « Les corbeaux, des humoristes ».
- Une nouvelle de Paul Budry, illustrée par Géa Augsbourg.
- 6 pages du feuilleton « Millionnaires en herbe ».
- Et les rubriques habituelles, le bricolage, des devinettes, des jeux.. et des rires.

Prix du numéro : 50 cent. Abonnement annuel : (deux numéros par mois).  
Suisse : 6 fr., étranger 7 fr. Adm. rue de Bourg 8, Lausanne. CCP. II. 666.